

la vûe du funeste tableau des infortunes de son père, se retira dans son appartement, tant pour lui dérober ses larmes, que pour mieux réfléchir sur les moyens d'adoucir leur malheur commun.

Elle en avoit entendu assez pour être sûre que *Sir Thomas Stanley* étoit le principal créancier de *M. Dormer* ; elle savoit également combien ce gentilhomme étoit généralement estimé. Son bon génie lui inspira tout à coup l'idée d'aller lui confier ses peines.

Cette résolution prise, *Miss Dormer* rassembla tout ce qu'elle avoit de bijoux, quoiqu'à elle appartenans par la libéralité de son ayeule, les mit dans une cassette, fit venir un carrosse de place, sortit du logis sans être vue, & laissa les deux vieux amis ensemble.

A son arrivée chez *Sir Thomas Stanley*, un ancien domestique auquel elles s'adressa, non sans quelqu'espèce de trouble, la fit entrer dans un appartement très-riche, distinction que probablement elle dûr plus encore à sa modestie & à la candeur qui brilloit dans ses traits, qu'à son ajustement, plus propre à exciter la compassion qu'à inspirer le respect.

Au milieu des différentes idées qui agitoient la jeune *Miss*, tremblante avec

raison pour le succès de sa visite, la porte, en s'ouvrant tout à coup, lui montra un homme d'environ quarante ans, de bonne mine & proprement vêtu, qui, sans l'avoir apperçue, s'approcha d'une table, y prit sa canne & son épée, & se disposoit à sortir. Sur quoi *Miss Dormer*, croyant n'avoir point été annoncée, imagina qu'il valoit mieux hasarder de s'annoncer elle-même, que de risquer à perdre une occasion aussi favorable que celle qui se présentoit de parler à *Sir Thomas*.

Avec une voix timide, avec une rougeur intéressante, elle le supplia, en s'approchant, de vouloir bien lui accorder un moment d'audience, & ne le demanda pas vainement.

Alléyez-vous, lui dit-il, Madame (en lui présentant un fauteuil, & en la regardant avec des yeux où se peignoit toute l'impression que cet aimable objet faisoit sur lui) & daignez me donner vos ordres.

O *Sir Thomas* ! (répliqua-t-elle) ces mots ne sont pas faits pour une malheureuse suppliante, qui vient tenter d'intéresser votre pitié en faveur du meilleur, & du plus infortuné des pères, prêt à succomber au malheur, si votre généreuse main refuse de le secourir !

Nancy, alors, les yeux baignés de lar-

mes, & plus belle encore en pleurant, avec cet air & ce ton de vérité, auquel jamais bon cœur ne résista, lui fit tout le détail du désastre de sa famille.

Le gentilhomme, assis vis-à-vis d'elle, après l'avoir écoutée avec toute l'attention qu'inspire cette espèce d'intérêt que nuls soupçons n'ont droit d'affaiblir, l'interrogea assez long-temps pour donner lieu à l'aimable affligée de lui dévoiler toutes les beautés d'une âme, dont il étoit au moins aussi frappé que de celles du corps; & finit par l'affurer que dès le lendemain matin il iroit consoler le père d'une fille dont il seroit toujours jaloux de mériter plus essentiellement la confiance.

Miss Dormer, en se levant, transportée de sa réussite, alloit tomber aux pieds de son bienfaiteur, qui pour la prévenir pensa lui-même en cet instant tomber à ceux de la jeune personne.

Permettez du moins, Monsieur, lui dit-elle (en laissant échapper un regard où la vérité du sentiment qui l'animoit se peignoit avec énergie) souffrez que je remette dans vos mains cette cassette, où tout ce qui nous reste est renfermé!.. Et plût au Ciel qu'elle valût mille fois davantage ! Nous vous coûterions moins, & n'en serions pas moins vos obligés.

Non, Madame ! s'écria-t-il (du ton de l'âme même) non, Madame ! Plus il est beau que vous me l'offriez , plus il seroit affreux que j'acceptasse (& qui plus est, de vous !) un pareil gage.... Allez, Madame, aliez consoler votre père : je me crois trop payé.. Je me crois trop heureux d'avoir enfin connu, dans le moment où j'y comptois le moins, la plus respectable des femmes... & de pouvoir, à si peu de frais, l'obliger.

Miss *Dormer*, revenue chez elle, se garda bien de faire part de son aventure à son père. Son bonheur lui sembloit si grand, qu'elle doutoit de sa réalité, & qu'il falloit le lendemain pour l'en convaincre. Quiconque a connu l'infortune, en sera peu surpris. On peut juger, par conséquent, que sa nuit fut peu tranquille, ainsi que de l'impatience avec laquelle elle attendit le jour.

Ce fut à peu près vers onze heures, qu'un grand coup frappé à la porte du logis la fit courir à la fenêtre, d'où elle reconnut & vit entrer celui après l'arrivée duquel elle aspirait depuis trois heures.

Je viens, Monsieur, (dit le gentil-homme, en entrant dans le cabinet de M. *Dormer*) je viens avec plaisir vous confirmer tout ce que je promis hier à la plus belle, à la plus noble, à la plus gé-

néreuse des filles ; & mon oncle , Sir *Thomas Stanley* , est tout aussi ravi que moi de vous apprendre qu'il est le seul créancier que vous ayez maintenant , puisqu'il se charge , ainsi que moi , de satisfaire tous les autres ; & qu'il se propose , au cas que vous le trouviez bon , de vous associer à son commerce.

Qu'on se mette à la place de l'affligé négociant , & qu'on juge de sa surprise!

Monsieur , dit-il , (avec le plus grand embarras) j'ignore , en vérité . . . que ma fille vous soit connue . . . Et si votre oncle me l'étoit moins , je pourrais croire que son but seroit de se venger d'un malheureux . . .

Quoi ! (s'écria le gentilhomme) quoi ! *Miss Dormer* ne vous a donc pas informé de ce qu'elle me dit hier , en croyant parler à mon oncle ? .. Ah , ciel ! que vous me ravissez ! .. Son action est mille fois plus belle encore ! . . .

Sir *John Stanley* raconta alors à M. *Dormer* tout ce qui étoit arrivé la veille chez son oncle ; la façon dont , par la négligence d'un domestique (qui probablement avoit oublié de lui annoncer *Miss Dormer*) lui Sir *John* avoit profité de l'erreur de *Nancy* , pour entendre le récit des malheurs de sa famille ; tout l'attendrisse-

ment dont elle l'avoit pénétré; les promesses qu'il lui avoit faites, & qu'il venoit réaliser de la part de Sir *Thomas*, à qui dès le soir même il avoit raconté cette intéressante aventure; tout le plaisir enfin qu'il ressentoit de pouvoir être utile au digne père d'une fille, pour qui son oncle & lui avoient conçu les sentimens de la plus haute admiration.

Sir *John* eût pu, sans risquer d'être interrompu, parler encore long-temps; M. *Dormer*, que mille sentimens divers agitoient à la fois, n'en pouvoit exprimer aucun que par ses gestes. Mais lorsque Sir *John*, en continuant son récit, vint à parler de la cassette contenant les bijoux que Miss *Dormer* avoit cru offrir à Sir *Thomas*. . . Ah, Monsieur! (interrompt le père) ah, Monsieur, c'en est trop!.. O ma chère *Nancy*! divine & respectable fille!.. Quoi! tu me savois ruiné! quoi, tu me voyois sans ressource: & ces bijoux, le seul bien qui pût te rester, le seul qui pût te faire vivre, que tu ne tenois point de moi, que tu tenois uniquement de ton ayeule; quoi, tu me les sacrifiois! A moi, qui par mon imprudence avois détruit ta fortune & la mienne!..

Arrêtez, à votre tour, Monsieur! (s'écria Sir *John*) j'ignorois ce dernier trait:

il l'emporte sur tous les autres... & si mes vœux n'étoient pas malheureusement dans le cas de vous paroître intéressés, je vous dirois qu'un cœur tel que celui de votre fille, étoit déjà pour moi d'un si grand prix, que j'avois résolu... Mais non, le plus puissant Monarque même à peine en seroit digne. Pardonnez donc à la vivacité du sentiment, qui vient de m'arracher un aveu que je n'avois encore fait qu'à mon oncle, qui l'approuve; que nulle femme jusqu'ici, quoiqu'il m'assurât tous ses biens pourvu que j'en prissé une, ne pût obtenir de mon cœur; que je regrette enfin d'avoir laissé si grossièrement échapper, dans un moment où vous pourriez penser que j'ose ici me prévaloir des droits que l'embarras de vos affaires peut me donner sur vous, & peut-être sur votre fille... Pour me prouver que vous n'en croyez rien, pour me réconcilier avec moi-même, promettez-moi du moins de n'en rien dire à *Miss Dormer*, & d'oublier jusqu'à quel point mon cœur m'a sù trahir... Et pour prouver que vous me pardonnez, daignez sur-tout ne pas refuser les secours que vous offre un ami qui veut mériter mieux ce titre... Adieu, Monsieur; j'attends chez moi votre commis... Si vous me refusez, s'il ne vient point avant dîner, Six

Thomas aura seul le bonheur de vous être utile ; quant à moi, je quitte *Edimbourg* : vous ne m'y reverrez jamais.

Sir John, après ces mots, partit sans vouloir rien entendre ; & *M. Dormer*, encore troublé de tout ce qui venoit de se passer, se trouva tout à coup, & sans savoir comment, dans les bras de sa fille.

O le meilleur des pères ! (s'écria-t-elle, en pleurant de plaisir) J'ai tout vu ! j'ai tout entendu !... J'étois derrière cette porte... Vos malheurs sont finis... je suis heureuse !

Après leurs transports mutuels, & les tendres effusions de deux cœurs, si bien faits pour en sentir les délices, *M. Dormer*, jettant les yeux sur sa pendule, & s'apercevant que l'heure du dîner étoit prochaine, prit de nouveau la main de sa *Nancy*... Ma chère fille ! lui dit-il, (en la regardant tendrement) tu as, dis-tu, tout entendu ?... Mais vois-tu cet horloge ?... Ah, mon père ! (s'écria-t-elle) il est presque deux heures... envoyez donc au plutôt le commis chez *Sir John* !...

N. B. C'est tout ce que nous savions de cette histoire, lorsque nous l'avons envoyée à l'impression. Nous apprenons, dans le moment, par le bon *M. Howard*, que les noces

16 **MERCURE DE FRANCE.**
de Sir John & de Miss Dotmer furent célébrées huit jours après, & que le bonheur de ses amis fait tout le sien.

D. L. P.

M A D R I G A L.

A S. S. Mde l'ELECTRICE PALATINE.

HIER, une Princesse illustre
Rioit de voir que sa Dame de Clé*,
Plus grande qu'elle, eût vainement tâché
D'atteindre un Cupidon suspendu sous un lustre
Que Son Altesse avoit touché.
J'avou'rai, dis-je à la Princesse,
Que je ne vois là nulle adresse.
Hé bien, dit-elle, expliquez-nous
Pourquoi je l'ai touché sans peine?
C'est, adorable Souveraine,
Que l'amour s'est penché vers vous.

*Par M. le C** de C***.*

* La Comtesse de . . . Dame de Clé-d'Or.



VERS à Madame DU B***.

SUR les successions de l'âge
 L'immortalité plane & repose ses pieds
 Sur les siècles multipliés
 Elle fit ton destin , divine du B***.
 Dans la carrière où nous courons ,
 Cette immortalité , dont l'honneur t'environne ,
 Des ans renouvelés forme autant de fleurons
 Dont elle pare ta couronne.
 Elle a , dans tes succès constans ,
 Eternisé les fleurs de ton printems.
 Ainsi que tes talens , ta gloire est infinie ;
 Les grâces sont de tous les tems ;
 Et la majesté du génie
 Consacre son éclat sur les débris des ans.

LE mot de la première énigme du premier Mercure de Janvier est *plaisir*. Celui de la seconde est *le palais*. Celui du premier logogryphe est *corde* , dans lequel , en ôtant l'*r* , on voit *code*. Celui du second est *politesse* , où on trouve *Elie* , *œil* , *étoile* , *Pô* , *peste* , *pie* , *plie* , *sole* , *lit* , *soie* , *pelisse* , *poète* , *loi* , *lie* , *soit* , *pele* ,

48 MERCURE DE FRANCE.

pot, poële, poil & poste. Et celui du troi-
sième est *tourne-broche*, dans lequel on
trouve un *tour*, une *tour*, *urne*, *bonheur*,
bête, *rot*, *Rouen*, *hébreu*, *ut*, *re*, *ton*,
roue, *Huron*, *hute*, *hécube*, *chenet*, *boue*,
héron, *Rhône*, *bonnet*, *Breton*, *broche*,
Bruno, *bonté*, *brune* & *or*.

É N I G M E S.

DES plantes ou des animaux
Je prends ma première origine.
Je recueille des pleurs, des chagrins & des maux ;
On me confie encor d'autres dépôts,
Dont je cache aux regards la garde clandestine.
Ma conquête est souvent un des premiers exploits
D'un genre de vaillans que l'on n'estime guère ;
Et dans certaine Cour que le monde révère,
Je nomme les mères des Rois.

A U T R E.

CHÉR lecteur, sans que rien m'engage,
Je parcours ce vaste univers ;
Et je suis souvent dans les airs,
Malgré la tempête & l'orage.

Sans

Sans craindre jamais le naufrage,
 Je traverse toutes les mers,
 Et quand je descends aux enfers,
 Rien ne s'oppose à mon passage.
 Tel qui fouille dans l'avenir,
 Jamais ne saura définir
 Ni ma couleur ni mon allure.
 Enfin, quoiqu'insensible aux yeux,
 Sans corps, sans forme & sans figure,
 Je suis le chef-d'œuvre des cieux.

LOGOGRYPHES.

PAR mille ressorts odieux,
 Que meut la main de l'artifice,
 Je creuse à bien des malheureux
 Le plus perfide précipice.

Quand par la Déesse aux cent voix
 Soudain l'alarme est répandue,
 Dans ses insidieux détroits
 Mainte famille est éperdue.

Ma tête, d'une source d'or,
 Offre, au contraire, l'avantage;
 Et l'on fouille dans son trésor
 A l'aide du plus frêle gage.

50 MERCURE DE FRANCE.

On peut, sans aucun changement,
La voir sous une double face ;
Par le même mot on comprend
Tantôt son nom, tantôt sa place.

Au reste, dans tout l'univers
Je suis d'une grande étendue ;
Et, sans moi, de cent lieux divers
L'histoire seroit inconnue.

*Par M. F** N** à Amiens.*

A U T R E.

Air : Nous sommes précepteurs d'amour, &c.

AU milieu des ris & des jeux
Je donne un pénible exercice,
Et, par certains effets qu'importe,
Je rends plus d'un mauvais office.

Contre la soif & les ardeurs
Dont je fais subir le supplice,
De mes trois pieds postérieurs
On tire un remède propice.

Ma tête seule offre autrement
Un jeu qui donne moins de gêne ;
Aussi paroît-il plus charmant
A Phriné, Thémire & Clémène.

Des six pieds qui forment mon corps,
 Quatre embellissent l'harmonie,
 On en mêle les deux accords
 Aux chants d'*Euterpe* & de *Thalie*.

Par le même.

C H A N S O N.

*PARODIE d'une ode anacréontique insérée
 dans le Mercure d'Avril 1766. Air :
 Nous sommes précepteurs d'amour, &c.*

Q u'UN autre chante les amours
 Et son Iris toujours volage ;
 Je ne veux aimer de mes jours :
Bacchus aura seul mon hommage.

Tendres favoris d'*Apollon* ,
 Volez au temple de mémoire :
 Mes celliers sont mon *Hélicon* ,
 Au fond de mes brocs est ma gloire.

Suis tes projets ambitieux ,
 Guerrier, va conquérir le monde.
 C'est du sang qui coule à tes yeux :
 Chez moi le vin coule à la ronde.

C ij

52 **MERCURE DE FRANCE.**

Insensé, pour te faire un nom,
Faut-il te donner tant de peine ?
Avant le héros d'Illion
Virgile avoit chanté *Silène*.

Qu'épris de tes calculs savans,
L'Anglois *Newton* chante ta gloire ;
Je ne compte que les instans
Qui doivent s'écouler à boire.

Dans les cieux, un compas en main,
Tu suis une route nouvelle.
J'apprends à bien goûter le vin :
Est-il une étude plus belle ?

A quoi tendent tous tes travaux,
Alchymiste indéfinissable ?
Trouveras-tu dans tes fourneaux
Une bouteille inrarissable ?

Jamais d'un procès au barreau
Je ne donnai la connoissance.
Thémis siege sur mon tonneau,
Une bouteille est la balance.

Quoi, toujours envoyer aux eaux !
Docteur, quelle est donc ta manie ?
L'eau ne prolonge que les maux,
Et le vin prolonge la vie,

Toi qui, criant contre le vin,
Fais admirer ton éloquence ;
Tes discours, sans ce jus divin,
Auroient-ils tant de véhémence ?

La sagesse n'est point ton lot,
Caton, n'en fais plus d'étalage.
Tu ne bois pas, tu n'es qu'un sot ;
Je bois, & je suis le vrai sage.

L*** à Meyers.



ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*TRAITÉ général des élémens du chant ;
dédié à Monseigneur LE DAUPHIN, par
M. l'Abbé DE LACASSAGNE. A Paris,
chez l'auteur, au Collège de Justice ;
chez la veuve DUCHESNE, rue Saint
Jacques, & aux adresses ordinaires de
musique : 1766 ; in-8° très-bien gravé.*

Nous avons déjà annoncé cet ouvrage dans notre Mercure du mois de Décembre dernier. Nous nous proposons alors de l'examiner d'un œil attentif, afin de pouvoir aujourd'hui en rendre un compte plus exact. En effet, nous avons parcouru les articles qui composent cet excellent livre. Nous y avons remarqué beaucoup d'ordre & de méthode dans l'exposition & l'enchaînement des principes. Ces deux qualités n'étant que trop rares dans ceux qui traitent de cette science, nous devons savoir bon gré à M.

l'Abbé *Lacassagne*, de nous avoir donné son traité musical. Le plan de cet auteur est simple & clair : les sept notes de la musique *ut, re, mi, fa, sol, la, si*, servent de base aux différens usages qu'on en fait. Toutes les octaves majeures & mineures en sont dérivées, comme une suite nécessaire. L'identité de ces mêmes octaves y est prouvée par des rapports immédiats. Les articles de notre gamme, de celle des Grecs, des clefs, des notes, des silences, des diezes, des bémols, des unissons réels & apparens, des genres diatonique, chromatique & enharmonique y sont développés avec une grande précision. Mais l'auteur, trop bien instruit que plusieurs des commençans pouvoient se dispenser d'approfondir la plupart de ces articles, a pris le parti d'y suppléer en faisant une récapitulation par demandes & par réponses, des choses les plus nécessaires à savoir, & qu'on peut apprendre sans le secours d'un maître. On trouve un tableau fort curieux & démonstratif de tous les tons majeurs & mineurs, avec les altérations qui les distinguent. Le premier ton du côté droit en mineur est le plus relatif au ton en majeur, qui se présente vis-à-vis dans le côté gauche. Les intonations commencent par ce tableau, & on

y choisit la clef qu'on veut se rendre la plus familière. Les intonations de secondes, de tierces, &c. celles de grosses notes viennent ensuite.

L'article de la mesure nous a paru traité d'une façon fort supérieure à tout ce qui nous est connu dans ce genre. « La mesure, dit l'auteur, est un des caractères le plus distinctif de la musique : c'est elle qui fixe & dirige le nombre & la valeur des notes. Le chant ne seroit qu'un cahos de tons monotones, si la mesure n'en déterminoit pas la durée ». Le tableau qu'on trouve de toutes les mesures est court, simple & clair. L'auteur passe aux notes mesurées. Il prend d'abord l'octave d'*ut* ou de *re*, &c. à laquelle il applique des rondes, des blanches, des noires, des croches, & successivement des doubles croches & des triples croches. Il fait aussi parcourir le même chant sur le ton mineur. Ce dernier ton a toujours été trop négligé par nos anciens faiseurs de méthodes.

Toutes ces variations conduisent à un second article fort étendu. « Toutes les variations qu'on trouvera, dit l'auteur, sont autant de traits de chant qu'on appelle phrases musicales. Chaque phrase musicale est une terminaison complète ou suspendue, comme dans le discours,

» dont plusieurs membres composent une
 » période. On en joint ici quelques mo-
 » dèles pour donner une idée plus claire
 » de l'objet qu'on se propose. On les croit
 » fort nécessaires pour mieux saisir, au
 » moyen de choses aisées, les différens
 » mouvemens des mesures. . . Les maîtres
 » de l'art sauront développer sur la page
 » noire avec le crayon blanc, cet article
 » essentiel pour l'avancement des écoliers,
 » même en les amusant ». M. l'Abbé *La-*
cassagne a si bien arrangé cet article de
 variations, qu'un écolier avec peu d'aide
 de la part d'un maître, peut se donner des
 leçons sur tous les tons, sur toutes les
 clefs & sur toutes les mesures, avant que
 de commencer les leçons de chant qui en
 sont une suite. Les premières de ces leçons,
 plus courtes & plus aisées que celles de la
 seconde partie, peuvent se chanter avec
 de petits accompagnemens qu'on y a joints
 pour accoutumer l'oreille à l'harmonie,
 lorsqu'il en sera temps. La seconde partie,
 quoique plus étendue & plus difficile que
 la première, est composée d'airs fort chan-
 tans, pour éviter l'ennui & le dégoût or-
 dinaires aux leçons de musique.

L'article des cadences & des agrémens
 nous a paru très-bien fait. « On appelle
 » improprement cadence, dit l'auteur,

§ MERCURE DE FRANCE.

» un martellement plus ou moins long,
» que deux notes voisines forment par ton-
» ou par demi-ton. Le vrai sens d'une
» cadence en musique, vient du mot ita-
» lien *cadenza*, en françois *chûte*, ou du
» mot latin *cadere*, qui signifie *tomber*.
» Cette chûte en musique est une termi-
» naison complète ou non complète dans
» la modulation du chant. Si les martelle-
» mens ne se faisoient que dans ces sortes
» de finales, le mot *cadence* que nous em-
» ployons seroit plus expressif : mais com-
» me on l'emploie souvent dans la liaison
» des phrases musicales, il perd un peu de
» sa qualité spécifique. Cependant on
» se conformera à l'usage, puisqu'il au-
» torise cette petite imperfection. »

L'article du goût est bien judicieux & rempli d'idées neuves pour un musicien. Nous voyons souvent qu'on gâte la belle nature par les efforts de l'art. L'auteur, lui-même, plus modeste que les autres musiciens, reconnoît qu'il n'y a point d'autres règles de goût que celles des agrémens, si elles en sont une. « Le goût lui-même, » dit l'auteur, est indéfinissable.... Une » oreille délicate en peut bien saisir les » différentes nuances ; mais il est impossi- » ble d'expliquer en quoi précisément elles » consistent. On se bornera donc à bien